

Christian Isidore Angelliaume

Désinences dans la passe du temps

Poésie

désinences dans la passe du temps



Pfeu !

Le ciel s'ouvre comme une pluie de senteurs
qui surgit des couleurs des coquelicots
germination d'un cœur sans gênes
et scansion de nous l'alternante étreinte.



Axa,
J'attends le week-end pour te voir,
car alors pousse en moi une fleur,
douce, soyeuse et jolie
comme ce que je perçois de toi.
Elle s'épanouie de tous ces mots
que je n'ai pu te dire au cours
de ce court passage devant toi,
assise et occupée à tout autre chose
que d'entendre des discours d'amour,
de ces mots de tendresse qui se voudraient
de douces lèvres de caresses qui vont
rejoindre les flammèches des cheveux du cou.
Ho !
et cette fleur, il ne faut guère que
mon amour pour la tenir fraîche,
des pensées, des caresses de mes
yeux intérieurs et mon imaginaire ;
parfois une masturbation.
Parfois ces mots se glissent le long de tes seins,

descendent sur la courbe de tes fesses
et de tes cuisses,
se réchauffer dans ton entre-jambe sur
les bouclettes de ton pubis
ou la toison de ton clitoris, en
soupirant sur la moiteur de ton vagin, Axa !
Cette fleur croit dès que je te vois, la
minute de notre croisement,
et cette eau de toi la fait durer longtemps
sans que je fasse rien : elle se
nourrit de l'écoulement de ma vie,
satisfaite d'être là à combler mon âme,
car elle meuble véritablement mes heures
dès ce moment là, comme un ballon
gonflé par le souffle de ton image
qui occupe toute la place
de mon vide amoureux
et se presse contre les parois de ma solitude
pour les réchauffer de ton sourire moqueur.



Six prix ne valent mou y hure, parfois !

De mon rêve agile, vient s'absoudre un sourire
Où mes lèvres se baignent au vase sensible
Qui offre son gazouillis à mon désir disciple
Qu'une montée de sang fait promptement rougir.

Au bleu de méthylène de tes beaux yeux d'amant,
Amoureuse je me noie à demi-dévêtue
Ma cyprine d'attente vers toi pré-tendue
Se prolonge du plongeon que de toi j'attends.

En robe d'appariée, auréolée d'un "je t'aime",
Debout avec moi-toi, des plaisirs prête à l'aile,
Je savoure l'orgasme que l'astre de nous frémit.

Et puisque de la coupe aux lèvres vogue un blasphème,
Que les anges déchus viennent y mouiller leurs ailes
Afin de nous enivrer de ce péché toujours insoumis.



L'impérative folie de la douceur

L'impératif glisse ses roses
des vents dans le cœur
de ton improbable

et enlève les sens de ta rosée d'amour
sur la lèvre où perdure ta fièvre

pour cultiver la translucidité
(comme le soufflet, la vie de l'existence)

et chanter
chanter
et chanter en signe
les cent pas
qui brûlent

et brûlent
jusque la dislocation
de notre candeur
notre pure joie.

chaque mot nous rebondit
comme l'ondée qui mousse
des frissons du désert
prêt à fleurir
comme une question
lassée de répondre
de caprice ou de si
qui se peut illuminer
de connaissance et d'intelligence
le "à quoi bon" qui questionne encore
pour cause d'indigence.
Quelle douceur, cette folie !



Le blanc de la fleur est à présent diapré ;
Et la couleur nacrée du pétale fripé
S'approche dosément par petites poses
De celle mordorée de ta peau de rose.

Je porte à mon nez cette mollesse humide
Au fond couronné de vert, à l'odeur de bois,
Et je vois tes yeux à la clarté limpide,
Et me remémore nos caresses aux abois.

Aux abois de ton toi, fille de rencontre,
Aux abois d'un émoi, fils du temps qui va,
De cet « à part » du temps, de ce temps qui montre

Que la fleur qui fane a fané et s'en va
Au plus profond de mon cœur où elle s'effondre
Et s'épand dans la langueur d'un coussin de soie.

L'ombre du juste



Juste le temps d'une esquive
qui se serait complice

Un regard qui se voudrait
le retrait d'une mise à vue

L'incise d'une intimité
de l'air des distances

Juste l'assez d'attention
et d'attachement

Pour suffisamment d'impertinence
être impromptu

Juste l'assez du soleil
dont tu fais l'ombre !



Aurais-je autant de chance que je l'ai dit ?
Quelle est finalement cette sorte de chance ?
De t'avoir rencontrée au coin d'un jour prédit
Et ne plus te sentir, ferré en délirance ?

Oui, je délire par trop de cette non-présence ;
Où es-tu répartie sans promesse de retour
Si loin du temps qui passe, si proche de l'absence
Que mon cœur du présent ne ressent que le gourd ?

Je ne sais si un jour te serrer dans mes bras
Je jouirai à nouveau du plaisir qui s'écoule,
D'une peau et la mienne, des moments d'une voix,

Des paresseuses qui passent et de nos sens qui soulent.
Seras-tu un jour, dis-je, à nouveau dans mes pas
Que nos jours ensemble à nouveau se déroulent ?



Le silence est un cri autre

D'une souche étincelle, cellule,
Le corps qui s'embrase en baisers
Déchire le ténèbre des chairs
De ses plaisantes bouillances

À consommer et à jeter,
ailleurs, on consume à tarir.
Nos ailes déchicaturent de nos strictes
La croisée des fantaisies désincarnées.

Que serait notre candeur
au temps du conditionnel ?
Même au présent, une page imperméable
à l'aune de l'encre du temps !

Repassons en nous nos songes
Où tout ce qui est se résorbe
Tel un coup simple d'éponge
que l'amour dans son tout absorbe.



Tout ce qui évoque à mes sens la douceur,
Perdu dans ma brume, bringuebalant de las,
Se détend au plus proche de mon surpris cœur
Comme une surprise de l'absence de toi.

Arbres, ciel, lune, couleurs, musique ou fleurs
Ce geste de bonté, frétillement de joie,
Se foisonnent à moi dans leur majestueuse ampleur
Comme un rayon de vie qui réveille mon cœur roid.

Que tu es loin ma mie, de mes sens attristés,
De ma bouche perdue, de mes mots sans oreilles,
De ma vue sans tes yeux et tes lèvres vermeilles !

J'ai honte d'être ainsi, les sens alanguis
D'avoir osé perdre, dans tout ce temps qui fuit,
Cette confiance en moi et sa franche clarté.

Mélange de virtualité



Diable ! Je suis trahi : ces mots de paresse
Doublure traversant le tain flottant
Que je voulais passer pour de l'adresse
Comme on regarde ailleurs en sifflotant
À ciseler leurs sens dans la caresse
Se révèlent un subterfuge haletant
Pour parcourir en douce la forme de tes fesses !

Mais oui, tout cela nage en virtuel
Le délectable reste pour moi, miroir,
Une image ou quelques mots sensuels
Approfondissant le sens de l'ivoire
— lisse sculpture aux mains mutuelle —
Le tendre imaginaire d'un à-valoir
Qui repose en nos sens textuel.

La poésie ne s'exprime jamais mieux
Que dans la perception de la relation

Et n'atteint jamais plus haut les cieux
Que comme pure et seule communication :
Le sujet-autre, perceptible à nos propres yeux
Au devant d'une lecture la sensation
Nous en fait ressentir le précieux d'un dieu !

Elle est l'espace entre les gens, leurs sens,
Qui la choient, la caressent, l'ondoient
La veulent rendre palpable et dense
Réelle, sexuelle et immédiate soie
À se réverbérer dans l'immense
Distance abolie entre toi et moi
Et nous bousculer jouissive par sa danse !

Je pénètre, comme un poisson l'eau
Ou un oiseau de ses ailes l'air
Comme un devin les entrailles de tes mots
Et jouit du frémissement d'éther
De la vie qu'il sent dans ce féminin chaud
Qu'il aime à remuer de son subtil flair
Pour qu'en nous résonnent les plaisirs boréaux !



Me nicher à ton cou que ne vais-je perdre ?
Baiser les flammèches, ces soyeux cheveux
Caressant des lèvres les ardeurs de ma foi ?
Y retrouver l'amour au travers de ta soie ?

Un vent de tristesse, qui bise mon pieux vœux,
Malsain de froidure veut ma tête perdre
Vers cette folie bien trop singulière
Du refus d'intimes autres, de ces amours amères.

Ô toi dans mes pensées perdue, où que tu sois,
Oublierais-tu tes volontés, tes exigences !
Prends dans ce temps qui passe le plaisir dans ses lois,

Bon, ferme et présent, loin de la repentance,
Généreux et fort gai, donnes toi à sa voie
Et jouis de son temps pur tel une existence !



Fassaye l'oreille du vent

Les écartées lèvres de la dépliure
Hésitent à se résigner à n'être pas :
Elles rougissent à leur rêve
Qui s'acharne à la tessiture du silence
pour ne s'écouter pas.

Le geyser point ne s'étrangle
à son insuffisance :
il se confond à sa verticale,
à la résolution de ses facettes
comme solution à sa puissance
et s'apparie dans ses flaques toquantes
à son inter-sourire.

L'ivresse va souvent son cours
et se parachève, douceur ou saillie
où s'engouffrent les crins de l'existence.

Un visage se confond à l'horizon rafraîchissant,
pavage du zénith hurlant de chaleur,
plein du sens d'une ride aux cheveux blancs.

Au loin, le pavillon, au son d'un baiser
aussi sûr que le coin de tes lèvres,
Hésite à s'abjurer là où l'art de
l'*où* généreux se déshabite.



Je veux te voir ma mie : le pas de ma pensée
Se fatigue du loin, du trop de séparés.
La langueur m'essouffle, son apoix m'opprime,
Me pèse et m'engouffre et ma vie s'escrime.

Combien de dits encore, inutiles et en vain,
Dans le sourd de l'air frais, vagabond et forain,
Ne vont te joindre pas, ni ne te toucherons,
De ces jours sans gaieté vont t'atteindre les sons ?

Mon espoir empêche mon désespoir de régner.
Car ce maître du temps qui passe sans jouir
Des clartés de l'amie et des fleurs du présent,

Je ne veux point surtout qu'il s'imprègne en mon sang,
Me submerge et me noie, me broie l'os dans son fuir,
Pour garder en fraîch' vie la passe du temps né.



Un certain voyage

Les désirs de mon cœur ont disparu dans les dunes de ma solitude
Le vague au loin de leurs vagues du sable du temps perdu en vain
Que le vent soulève et déplace de grain en grain à sa latitude
Se brouille dans ma vision de l'espoir d'un jour prendre une main

La porter à mon cœur au plaisir de me sentir battre de joie brûlante
La resserrant sur ma peau chaude et douce de ma poigne drue
Et regarder tes yeux après l'avoir portée à mes lèvres ardentes
Se refléter brillants d'une harmonie complice et propicement perdue.

Je suis un fou dans un monde de fous sans commune prégnante folie
Égaré sans être perdu, inidentifié et pourtant d'un social reconnu
Indéterminé dans le temps advenu désossé, sans charpente construit
Moi l'être parmi les êtres qui le scancent au rythme de l'incongru

Je ne suis plus rien, je ne suis plus tout et plus rien sans ce grand con
Un langage morse, long, court, long long, court, long court, cours long
De la palpitante vie le pâle reflet du mirage d'une chaleur de plomb
Lointaine comme ma vie sans sein, sans lèvres humides, sans giron.

Attracteur de la satisfaction qu'on désire au dessus de tout commun
L'amour me manque faute de réflexion dans son opiniâtre rage
De se fondre en pure perte dans le fond de ton corps mains en maint
Pour se retrouver, repu, quiet, reconnaissant, irradiant et sage.

Les portes de mon cœur aux désirs du corps sans consistance se heurtent
Je ne vois pas de clef, à cette obstinée serrure du temps, à mon trousseau
Vers où vais-je, vers où puis-je aller, où se trouve l'aiguille verte et alerte
Qui donne forme à mon existence du balayage subtil de son pinceau ?

Combien donnerai-je d'espace à ce temps au surplus de cette ingratitude ?
Point ne sais et ne puis savoir : « quantité versus qualité », dira un penseur,
Ou « qualité versus quantité », l'ensemble trouvant sa vaginale incertitude
À un moment dit « Insupportable ! » et en finir un vif tranchant à mon cœur !



J'ai envie d'une chair dans laquelle fondre
À ton corps similaire pour m'y mieux confondre
Revoir de beaux yeux clairs, une toison sombre,
Et de doux seins la paire à mes sens répondre,

Puisque je t'ai un jour beau sous un ciel qui brille
Un chapeau pour atours et ta peau qui scintille
À la croisée de l'amour et des sens qui frétilent,
Bien rencontrée autour de tes yeux qui pétillent

Et que me voilà seul sachant que tu existes
Et ne puis faire le deuil de l'amour qui persiste
Perdu dans l'absence et le froid qui résiste :

Car cette rémanence qui perdure de tes traits,
Cette mémoire des sens que mon cœur tient au frais,
Me pose sur le seuil de ne mourir jamais.

Goutte de sueur de lune



La lune vient fleurir un rayon qu'un somme nie
Comme une onde se meut des chocs des blés.

Le manque est une alternative au complet sans
Suture : le vent y pourvoit.

Je mime de croire ces mines en puits
Inexpugnables fissures de mes larmes
Des raisons sans raison pour y trouver justice
Et hisser à son comble mon feu.

Cœur con très sœur
Si con très
Et négation si proche des rais des égards
Friction des corps et des âmes envolés
Volées des uns et des autres
Si cibles de nous, autres, immiscés des nues

Négatif de l'éloge

Chapitre 1 (**)



1 : Au commencement était le Négatif qui nomme les choses et le Négatif qui nomme les choses était en concordance avec Ce qui les a précédemment créées.

2 : Le Négatif qui nomme les choses correspondait avec Ce qui les avait précédemment créées.

3 : Toutes les choses ont été nommées par le Négatif et sans Lui rien de ce qui a un nom n'aurait de consistance : Il a donné consistance à Son monde.

4 : En donnant son Nom à la Vie, il a fait de la Vie sa propre lumière,

5 : lumière qui a écarté l'obscur, qui ne peut la recevoir qu'en s'écartant.

6 : Il y eut un Négatif se sentant particulièrement proche de la vie : lui aussi avait son nom

7 : et il imprégnait d'autres Négatifs de l'eau de la vie comme assertion de son intense contact d'avec la vie afin que ces Négatifs le soient tout autant.

8 : Il n'était pas la lumière mais il voulait à travers Lui la montrer

9 : car celui qui nomme les choses est la lumière vraie pour lui-même qui illumine son monde de la clarté qu'il lui donne.

10 : La lumière était, dans les anciens temps, et le monde pareil, et le monde ne l'a plus reconnue.

11 : Le Négatif qui nomme les choses encore était encore dans son monde mais le monde n'y correspondait pas pour la réfléchir.

12 : Mais aux Négatifs qui l'ont reconnue et qui y ont correspondu, le nom des choses répond au pouvoir de la vie qui les a précédemment créées.

13 : Car le Négatif de nom répond au nom du Négatif qui n'est pas de sang, ni de chair ou du mélange des corps, mais de la concordance d'avec la Vie qui l'a précédemment créé.

14 : Et le Négatif s'est reconnu de chair, il s'est installé chez Lui et a constaté Son vital rayonnement, le rayonnement de sa vie, enfant de lui-même plein de grâce et de la

plénière correspondance à la vie, dans lequel Il se reconnaît unicité au monde.

15 : Il y eut un Négatif qui affirma et proclama : “Voici le Négatif dont je disais : Lui qui vient après moi est plus rayonnant que moi parce qu’auparavant de moi Il correspondait au Négatif”.

16 : De sa plénitude, en effet, nous avons reçu grâce pour tendresse et tendresse pour grâce.

17 : Si la Loi de ce qui nomme en rigidité fut de l’accord d’un prédécesseur, la grâce et la concordance totale à ce qui a Nom prirent le nom d’Humain.

18 : Personne n’a la vue de la précédence, mais Humain, concordance totale du nom et de l’acte, le sein du Négatif, l’a fait reconnaître.

(*) Retournement des 18 premiers versets de l’Évangile selon Jean



Le temps de l'étang

Le vent frissonne par nappes
la surface de l'eau
dynamiquement.

Et on voit ces plis résonnant le ciel
s'évanouir, pas même sur la berge.

La libellule semble portée sur
des glissements d'air sans la
lasser de ne jamais y tomber.

Des circulations d'ondes sillonnent
la face du ciel, des arbres et des ombres
toutes fluettes que, subrepticement, un rayon
de soleil vous fait identifier
comme le mouvement saccadé
d'un insecte flottant.

D'autres décrivent des volutes aériennes
dans la poursuite souvent éphémère
de l'attraction d'un sexe pour l'autre et

revient flotter à deux doigts du glacié
des eaux en balancements élégants !
Toujours frissonnant, le reflet du ciel
contraste celui des déclivités
dans les verts feuillus des arbres.
Je suis LÀ, depuis deux heures et
quatre bières, contemplant le temps qui
passe à l'ombre d'un grand frêne.
Tout se passe et repasse sans cesse
sans se reproduire pourtant
sans que cesse le temps.
Je suis hors du monde des
bruyants - ho ! combien bruyants ! -
humains mécaniques à 4 temps.
Déjà le vent gire, comme la lumière
ne vient plus à gauche et le frêne
trop haut pour me protéger
plus longtemps
de l'ardence du soleil : quittons
plus loin cet étang du temps.



Désinences de l'amour dans la passe du temps

Quand le manque de toi commence ces ravages
Alors je cours vite près d'un bouquet de fleurs :
Rouges, roses, blanches, leur beauté en clameur
Me fait revoir en vif la soie de ton visage.

Je choisis le pétale serrant encore son cœur,
Le bouton gracieux et la feuille en ramage,
Pour voir éclore ces sœurs épanouir ton image
Et montrer aux cieux l'allant de ton odeur.

Alors tu apparaît à nouveau devant moi
À nouveau dénudée, de baisers l'abreuvoir,
Glorifiant chaque jour, remettant en émoi

Le tendre souvenir de ces tendres caresses
De ces tendres moments, de ces nuits aux longs soirs,
Ces beaux matins d'ivresse à bénir la tendresse !



11 novembre 2008

L'ami,
Te rends-tu compte du désordre en transe
Qui règne dans notre beau pays de France :
La liberté s'enfuit, tout se débîne
Car derrière elle, courent les sombres combines.

Des bruits de bottes surgissent avant l'aurore,
Bousculent l'enfant blotti qui dort encore,
Et tu te retrouves mains et pieds liés
À devoir obéir aux ordres, l'arme sous le nez.

Ils fouillent partout pour trouver quoi ?
Pour prouver les horreurs qu'ils pensent de toi !
La moiteur de leur peur qui les pourchasse
Va sur toi leur honte jeter, ouais, à ta face.

T'amener ils vont loin de tes tiens, perdu,
Te mettre à l'ombre sombre ou à la lumière crue,
T'accuser d'images et de méfaits, défait,
Décortiquées, compliquées, t'en faire porter le fait.

Ils scruteront ton passé le plus vert intime,
Regarderont tes fautes les plus grises infimes,
Les mea cumpta que tu as refusés d'énoncé
Pour ne pas te soumettre à ce que tu crois de plus éhonté.

Ils vont trouver des broutilles, des bagatelles,
Afin d'échafauder leur échafaud, se mettre en selle,
Et te tenir, comme ils disent, à soutenir ta peine
Pour avoir osé désobéir à leur pensée si vaine.

Et c'est en vain que tu iras te débattre,
Te justifier de ces vieux liens au goût saumâtre,
Que tu as oublié dans les oubliettes de ton histoire
Pour garder au clair le plus clair de ton espoir.

Qu'ils n'en trouvent pas en adjuvante suffisance,
De ces « preuves » qui feraient leur assise aisance,
Ils en découvriront, par terre, pour aussi tangible et logique
Qu'un homme de promesse en campagne politique.

Te voilà donc dans de bien mauvais draps bien froids,
Affamé, assoiffé, sans tendresse, face à ces murs roids,
Sans lacets aux souliers, sans ceinture au froc,
À digérer leur bêtise, leur bavure, leurs crocs.

Mais saches que tu n'es pas seul, esseulé
Seul et perdu dans ce marasme désolé,
Car la solidarité qui unie les corps
Te chauffe de sa chaleur encore le corps.

C'est pourquoi rape ce triste couplet de décembre
Où on a vu la liberté bien bas descendre,
Nous qui croyions la justice protectrice et sincère,
Elle demeure une piètre chose que le politique lacère.

Ne te pense donc pas trop esseulé dans ta geôle
Toi qui fut arrêté et que ma pensée frôle
Ne te pense donc pas seul, car tu ne l'es pas :
Pense que nous sommes plusieurs et peut-être plus, sur tes pas !

N'oublie pas que cette mesquinerie pleutre et acerbe
Peut s'instiller à la manière insidieuse d'un mauvais verbe
Dans nos cœurs fragiles, vierges et malhabiles
Qu'à leur rang ils veulent rendre absolument débiles.



Du fond des sois

Le sexe des femmes est une ouverture
Où perdre son âme est une aventure
Au moment des flammes qui font la jointure
Entre elle et le pâme et vous la césure

On y voit le sombre parfois qui vous guette
Comm' partie d'une ombre venue en goguette
Ou sous l'onde l'ombre, aqueuse sonnette
Qui vous happe, tombe de soi à vous faite !

C'est que, dès le moment où, à vous offerte,
Sans contrainte feinte à vous abandonnée,
À tous ces sentiments se donnant sans guigne,

Au cœur de l'étreinte, à tous sens résonnée,
Échelle d'un instant, au languir en perte,
Savez-vous être à temps de son vagin l'insigne ?



Paresse contre polluante

Quand est-ce que va cesser cette bassesse
De ne pas se décider à faire que cela cesse ;
De s'accorder au pire des accès sans cesse :
Quand est-ce qu'on va se décider à bouger nos fesses ?
Humm ???

Que penser de ces tonnes de putrition concrète
De cette entre-vie léguée à tes fils et tes filles
Que tu lègues dans cette inconscience-faucille
Accordée à cette croissance que tu crois parfaite ?

Bien sûr, tu veux à ton boulot journallement te rendre
À ton gré, à ton heure, à tes affairéments,
La gorge chaude, en revendiquer l'arrangement
Qui t'y fait en bagnole bagnoleux t'y rendre.

Vicieux est ce cercle vicieux qui veut que tu suives le tas
Que tu obéisses à cette roue qui tourne bruyante
Et en décèle au volant une puissance trépidante,
Une maîtrise que tu retrouves pour ne te perdres totalement pas.

Le tressautement de cette puissance mécanique,
Pistons reflétant la perte pointilleuse du temps perdu
Que tu passes au turbin ravageur et sobrement aigu
Devant lequel tu te courbes bas afin qu'il te nique.

Tu te crois l'esclave éternel du salaire
Mais tu t'y crois parce veule tu y crois
Et tu n'es pas content de vivre dans cet empois
Alors que tu braie comme revendique l'âne braire.

Que laisses-tu à tes enfants ? Que des merdes ?
Qu'entrevois-tu pour eux de sain, de doux, d'avenant :
Tes merdes que tu laisses pour produire tes pauvres ans ?
Quelle est ta décision autre que le total de ta pauvre démerde ?

Les traces que tu laisses au temps sont INDÉLIBILES :
Elles iront s'inscrire dans leurs os, dans leur sang,
Dans le temps de celui de la génération que tu mets au-devant,
Que tu parais, polis, que tu rends par avance débile.

Songe donc à ce que tu fais quand tu vas au travail
Matinal, auroral, deux heures décalées et flouées,
À ces souffrances que tu crées sous forme condensée,
Alors que te penses sauver ta vie, le nez dans la fouaille.

Songe à ce que tu crées pour substance de tes heures perdues,
À l'aller, au retour, du lundi au dimanche,
Et même en ces moments joyeux où tu te déhanches,
Songes donc, fils de rien, à cette suite de la vie encore invécue !

Que laisses-tu ? Des tonnes et des tonnes de ce que tu refuses d'être
D'assumer, de vivre en être qui serait responsable de lui, d'elle.
Car cette substance à la vie millénaire radio-active répond à celle
Que tu refuses de lâcher pour le seul paraître sous le fait de paître.

Tu vas me dire, sous mon langage, impitoyable,
Bien que tu bâtisses bien plus des déchets sensibles
Que mes pauvres vers alambiqués et fortement loïsibles,
Tandis que je ne fais que décrire ton inacceptable,

Et que je ne puis te laisser agir tel que tu le fais là,
À pourrir la vie, passée, présente et à venir,
Sans te dire mon mot, sans t'asséner mon dire,
Tel un gourdin malhabile sur le dos que tu fais d'un fât,

Tu vas me dire, dis-je, que j'y vais bien fort,
Que les coups que je t'assène ne sont pas réguliers,
Que les formes que j'adopte ne sont pas sans régner
Sur l'affirmation lourde et responsable de ton lourd tord

Et que je n'ai aucune légitimité à te les affirmer,
Tandis que je ne travaille en aucun cas à polluer la vie
Des générations présentes et futures de mes envies,
Fainéant asserti que je suis et irrévocablement confirmé.

Tu vas me dire que je ne fais rien d'autre que par paresse divine,
Par envie du goût de profiter de l'autre de sa sueur énergie,
De lui bouffer le pain et de grandir l'âpreté de sa vie,
Comme ces banquiers ou ces loueurs qui te courbent l'échine.

Mais non, c'est ainsi que je l'ai décidé : pas de participation !
Au poète son goût, point de compromis avec l'aliénation de son temps,
Non pas le jouir pour le jouir, mais le temps condensément sentant
Du jouir pour jouir du temps de la participation !

C'est quand est-ce qu'on paresse
Qu'on décide à se décider de cesser
D'accéder à ce pire des accès :
Quand est-ce qu'on se bouge les fesses ?

Arrangeons-nous !



Ma manie du sonnet a-t-elle son heure sonné ?
N'aurais-je donc à dire plus rien de résonné ?
Plus de strophes à mûrir ? Serais-je dans l'apnée,
De sentiments ruiné, de puissance saigné ?

Je ne sais quoi de toi, qui est si loin pensée,
De ce sens profond qui régit notre vie,
Dans lequel tant je fonds, qui par la vie sévit
(Rencontres des envies, suspense des sensés)

Je dois encore tête haute d'inaccompli
Vers toi approfondir la verve de l'amour.
Puisque loin des fêtes dont le cœur se remplit

De l'ouïr du bruire, l'attente des atours
Et que plus rien n'arrête un gluant vent d'ennui :
À omettre me fuit ton cœur ma mise à jour.



Des gouttes du sens

Fuir sans cesse ce qui court devant soi
aux portes de l'indicible perte
à mes baisers et à mon sexe d'amour,

À l'accueil de la douceur de tes lèvres du bas

Fuir sans cesse ce qu'on redoute
dans le doute de la redoute du doute
de ce que l'on craint pour ne l'avoir atteint jamais

Et qui pleure sur le seuil de n'avoir pas encore été emporté.

Fuir sans cesse ce qu'on ne connaît pas
n'a jamais connu, entrevu pourtant
dans le brouillard de la crainte

Et qui est si lâche alors qu'on s'y laisse si peu atteindre

Fuir sans cesse, sans cesse,
sans cesse fuir devant ce qui fuit devant vous
à votre allure, juste à votre mesure juste devant vous

Qu'on voudrait bien voir trébucher pour pouvoir y sombrer.



D'entre tous les bons vins, j'aime ceux qui sont forts ;
Ceux qui font voir sans fin, les troussant sans effort,
La vie dans son cadre et l'amour dans ses forts
Et l'objectif ardre sa voix tel un mentor.

Pour engourdit qu'on soit par l'effet de l'alcool
C'est un fort sens de soi qui, à vous, parait fol
Qui m'avance dans la soie des baisers dans ton col
Pour courir plein de foi dans l'ouvert de ton bol.

À ce souï des caresses s'ajoutent le gourd du vin,
Les lèvres de ta bouche, la douceur de tes fesses,
Les plaisirs de l'ivresse, mon sexe dans ta main,

Ta moiteur vaginale où le glissant m'envoie
(où je trouve la souche de toute ma tendresse)
Bénir le cardinal frémissément de toi



Le corps me brûle

Le corps me brûle
Et je cours dans la nuit
Pour échapper à ses flammes
Tu n'es pas là pour les éteindre
Du simple souffle de mes caresses.

Le corps me brûle
Poursuivi par les flammes
Que je ne puis éviter
Que je cherche en vain de fuir
Car tu n'es pas là pour les étouffer

Du simple souffle de mes baisers.

J'ai le corps de braise
Excédentairement vivifié de ton absence.
Je crie intérieurement
Et je souffre d'un cri intérieur
Qui me brûle l'âme et me consume le sang.

L'amour, je souffre de
L'univoque amour
Sans en pouvoir un jour en vraiment mourir.
Cet amour.
Ce feu qui me consume

Et ne te touche pas
(Sinon nous serions ensembles vivants)
Ne seulement demande que ton “oui”
Ton “oui, moi aussi” pour éteindre
Éteindre son empreinte
Ton empreinte, l’empreinte de toi
Pour volontairement éteindre le feu de mon coeur.
Ce moment où tu dis ce “oui”
Qui éteint de son empreinte mon coeur igné
Ce “oui” qui défusse l’univoque amour
Et son défaut d’advenance
Qui augmente l’ignition de ce coeur perdu
Perdu dans les flammes de la solitude,
Ton “oui, mon amour” est mon manque d’amour.
Il me manque pour se partager de sa force
Celle que je veux te donner, à t’oindre,
À te bénir de la vie joyeuse
Du contact de toi que je languis.



Arrivé à cet âge de surgeons de bois vert,
Gêné parfois par les désinences du temps,
Loin de mon équipage, parfois par traits amères,
J'avais repoussé les joies d'être un fièr' amant.

Aux échecs fréquents, aux toussifs essais,
Boiteux affairéments aux claudicants effets,
La cicatrice au cœur, j'ai caché mon féal,
Enterré ma rancœur, délaissé l'idéal.

Et ce sang dans mes veines, qui continue son feu,
Qui contient tous mes vœux, qui ma peine perdure
De ses prouesses vaines, ces parjures à mon dieu ;

Tout est dissous par toi, sorcière de mes jours,
De mes nuits le détour : Ô clarté sans fêlures,
Ceint ma vie de tes bras sur ton doux sein d'amour !



À travers le flou de cette page de blogue...

À travers le flou de cette page de blogue
Je discerne un sourire qui s'adresse au vis-à-vis,
À l'autre bout du long fil qui sans fatigue prologue
Et j'imagine qu'il m'est destiné par sympathie

Ce fil tortueux de parcours qui mène à ces lèvres rouges
Je m'en sers en retour comme d'un écran plat
Pour le renvoyer sur le banc de son éclat rouge
Par aventure dans ton regard, ou encore dans tes draps !

Car,

Un sourire fleur est une âme qui vagabonde
Pour se poser sur les lèvres de ton amour,
Traverse les airs que tes bonds abondent
Et me réveille sur le coeur de nos beaux jours.

Je vis, je viens, je vais et réponds
À l'allant des sons de ce qui vogue
A travers ce que je vois de clair jour
Qui s'en va faux-fuyant sans appel de retour

Au delà de ce que je voudrais d'amour
De ce que je voudrais d'églogue
De ce que j'aimerais d'amant
De ce que je poursuis d'atours

Hé oui ! D'espoir je gonfle mon coeur,
D'image je peints mes espoirs
D'avenir somptueux et délicats
Je traverse le temps de ce temps

De ce qui sait que je sais bien que l'heur
Qui puise à tous mes valeureux à-valoirs
Ne puit rien de plus somptueusement plat
Que ce qui est et n'en peut finalement pas tant.

Rien à priori de ma vie de passage ne vaut
Sans amour, sans tendresse, sans les féminins atours
Sans les froufrous qui folettent de ta peau
Sans les baisers que de désir je savoure

Sur ton corps inconnu, sur tes os insaisis,
Ta périphérie vague, tes alentours flous,
La circonférence nébuleuse de tes tromptitudes,
Les arachnides incertaines de tes émois,

Rien ne me laisse dans un saisissable pari,
Qu'un vague lointain qui fleurette doux,
Qu'une moiteur sans avérée certitude,
Qu'une douce heureuse que je perçois.



Ha ! Poser mes lèvres sur la soie de ta joue !
Ho ! Quel rêve insensé ! Quel élan de désir !
Sentir ta fièvre, tel un bout d'amadou
De baisers attisé, puiser dans le plaisir,

Se répandre vers moi qui la provoque encore,
Attentif à son goût pour y poser mon sceau,
Se prendre au désarroi de cette perte du corps
Dans laquelle on veut tout et où rien n'est de trop !

Parfois la foule des gens me fait voir un mirage
Qui soutire du néant et ramène au rivage
De l'esseulé présent, la fleur de ton visage :

Alors mon cœur de joie débande son ressort,
Et puis soudain pantois d'un importun essor
Retourne avec effroi au gisant de son sort.



Combien de ces petits secrets du quotidien
Aurais-je su cacher aux mortels des communs ?
De ces plaisirs exquis parcourus ensemble,
Ai-je su bien gardé qui tant nous ressemblent ?

Réveillé d'un faux mot, endormi d'un vrai son,
Surgissant tel un diable et gai comme un pinson,
Le retour de ton sceau qui saute comme un cœur
Arrive insérieable pour saisir de douceur ;

Et vers ailleurs, voilà qu'à nouveau je voyage
Vers tes dons, vers ta peau (à nouveau ce rivage
Où dans cette saveur j'aime de mon écume

Déposer les ardeurs) et reprendre l'esprit
De ce qui tant me chaut, de ce qui tant m'a pris
Pour trouver la saveur de ce tout qui m'embrume !



Éveil de la somme

Qu'en est-il de ce désir de nous
En tenir à nous serrer les coudes
Alors que nous devons nous tenir par l'épaule ?
Et chaudement !
Le trouble du temps n'a pas la paresse
De se présenter à nous :
Il est sans fin de son temps qui presse
Lorsqu'il nous recommande
Dans le cours de son actualité
La séparation de qui concentre
La variété des possibles de l'être.
On se cherche, on se tâtonne
(toujours se tâte ou tâtonne l'incertitude)

Dans cet inaccompli de la corroborecence :
C'est ici déjà le signe du mouvement de ces temps
Duquel, chacun en son nom, doté de sa volition
Du bien public
Participe à la découverte du maux commun
Le signe de sa mouvance
Dans le désir de sa bien complétude !
Le bruit et le son distordent,
L'image et la représentation se désordrent,
L'idée et l'acte se dilapident,
L'acte ne correspond plus à l'idée qu'on en a
Et l'idée n'a plus la résonance de sa concrétude vraie.
Tout est faux hors du sincère !
Que cherchons nous ?
La joie, la vigueur, la bravoure, la sagesse, l'amour ?
Hum ! Ne sommes-nous pas tous emportés par le souffle de la vie,

À l'éteindre, nous n'en voulons pas tous l'éteindre : à NOUS que vaille !
Nos angoisses sont infantiles quant à nos désirs d'adultes
Conscients de ne devoir se réaliser que par l'Autre,
Celui, celle qui est hors de soi, la soie de la vie.
Nos combats sont obsolètes quant à ce projet :
Pas de compromis, certes, mais de consensus : oui !
Apprenons à reconnaître ce que je suis, nous, somme,
Dans la reconnaissance de nos désaccords.
Puisque dans chacun de nos cas,
Poussés par le destin nous sommes,
À formuler une forme des possibles de l'être,
Le désaccord ne peut résider que dans ...
Hé !!! Devrions-nous ne compter que sur moi seul
D'une solution qui ne devra qu'à NOUS ?!?!



La mer de blancs nuages flotte sous mes pieds
Elle se répand au loin au fond de l'horizon
Montrant son dos de bosses, de creux, de monts, de voiles
Pour se fondre au ciel dans un bleu pétillant.

Sur ce dense voilage, sur ce lit d'oreillers
L'avion glisse avec soin, dans un grand ronron
De chevaux sans carrosse, dans me mener pile-poil
Dans tes bras de miel, comme un vol de milan.

Je le sens qu'il incline vers le sol sûr sa tête :
Il penche vers son aimant pour retraverser la
Plume saccharine, retenté par sa couette,

Semblable à un amant qui va chercher le la
Dièse qui opine, le bémol qui rachète,
Et rejoint en courant l'attractif corrélat.



à Annie Ribaud

Que veux-tu bien vouloir que je vive sans toi ?
Sans être l'être est errant, sans substance une balle,
Qui vaque au dos du temps, pouvoir qui bringuebale,
Au sang qui palpite sans un sens qui perçoit !

Mon nez cherche à trouver ton odeur saccharine
Qu'il connaît ici, là, dans les taches des draps
Vapeurs des caresses jadis câlines,
De l'évanescence d'une chaleur un appât.

J'urine, je respire, je bois, je transpire,
Je bouge, je vais, viens, je m'assoie, m'étire,
Qu'est-il de mieux pire que d'une ombre le vain ?

Semblable tu ne me veux pas, j'en suis certain,
Tant t'ont plu nos songes, ma tête sur ton sein,
Dans ton intime accueil oublier ton expire !



Au turbin !

Au turbin tu te portes claudiquant de ferveur
Sans savoir ce quoi du résultat de tes fadeurs ;
Au matin, au soir, fabriquant tout de tes malheurs,
Indifférent à ces brisures ou au fou bonheur.

Tu bâtis tes générations qui se succèdent
Fantaisies immatures, corrompues et laides,
Reproduisant des mesures qui t'ôtent toute aide,
Désœuvrés d'œuvres, amères, rendant la vie raide.

Tu tords le temps, toi, pauvre ère, marchandise !
Disant te sauver par ta pose soumise
(Stratagème de rêveur dépourvu de guise) ;

S'asseyant, comme sur du roc, sur ta sottise,
Tu sillonnes ta tombe l'échine soumise,
Le sourire sans joie sur ta vie indécise.



L'ombre des instants

La vous voile ombre le ralenti
une ligne après l'autre
plongée dans la grandeur de te contenir

Le sang est battu de nos débats

Une solution océane du loin de l'autre
Pas si résolue
Regarde le convexe alternatif aux cambrures
Aux pudeurs immergées des deux sexes
Mouroir vivre miroir mouvant du vivant.

Puis détumescence des sens et des forces
Arabesques endiablées, jadis, et
Finitudes d'entrelassement.

Résiste une marge d'histoire
Qu'une emprunte interne, une splendeur externe
Ayant acquis le fonds si
Fiduciaire des âmes et persistance du port
Alors que l'âme saute et devient cœur.

Pousse le remord d'un inacquit fors de son présent
Doré comme le Veau jadis
Au moment des perdus initiaux instants.



Je te sens bien, mon cœur que tu palpites dur
Que chaque battement t'est pénible, ardu,
Non que tu rechignes à ta tâche, perdu,
Mais que ta pompe pompe du vain, bien sûr.

Je te sens qui hésite : vais-je ou ne pas ?
Et va comment ? Et va pour qui ? Et va pourquoi ?
Et va pour toi ? Et va pour toi seul ? Et pourquoi ?
Temps de réponse qui attend, attend son pas.

Déjà bien longtemps que tu m'as averti
De tes exigences, tes impératifs.
Et j'ai fait ce que j'ai pu, jusqu'au décati :

S'il ne tenait qu'à moi de cesser d'être hâtif
Dans cette course claudiquante d'apathie,
Parce que de l'autre tu pulses l'attractif !



Mansuétude des temps

Une fine couche de verre fusionnelle
forme propédeutiquement une chrysalide.

L'occident tressaute sans fin de sa fin
son agitation spasmodique.

À l'orient, domaine des poètes
où le corps n'est plus qu'un long court

où le moindre frémissement d'entre
l'antre de leurs séismes,
fonde la ronde insortelle, leur feu.

Est au milieu un cocon
qui à cette vapeur s'étiolé,
bombardé par les neutre-ons d'un réel
de chaleur sale, distendue
par la forge d'attraction
du verbe infortunable.

Je cherche à en sortir un nous
au milieu : contemptation.



Je suis un néant affectif zéro pointé
Mon âme est vide, aussi vide que le vide,
Sans attache, sans lien à mon cœur appointé
Elle court le temps comme un nuage livide.

L'énergie même pour écrire ces piètres vers
Se dispute à mon pervers manque de vigueur :
Où puiser le sursaut du renouveau dévers
Lorsqu'autour de soi, rien n'est plus vu que pâleur ?

Dans ces minutes qui passent comme des pas
Mortuaires, lents qui vous mènent en pénombre
Je suis, tête basse, regard aux pieds du raz

Où défilent les pavés humides et sombres
Froids comme la glace, glacés comme le trépas,
Sans la complicité de l'intime, l'ombre.



Sur le blond de blés mûrissant

Ce que j'aime ressentir
En moi, en mon sang-corps
C'est cette force de la vie
Qui frémit et qui tremble
Ou qui s'écoule douce de bas en haut
Ou de haut en bas j'aime
Cette excitation de la vie.

Le souffle se fait plus ample et profond
On pousse vers les hanches pour
Mieux en sentir ses effets
Et quand une idée faillit
Alors, il se fait précipité pour

En suivre la course folle
Et il pousse plus loin plus loin
Voir derrière cet air
Frais qui tout à coup
Circule devant soi
Reprendre un long coup et
Expirer avec joie.

Il se perd alors dans
Une espèce de mollesse
Une caresse intérieure
Qui recherche ses méandres
Le regard sur des murailles colorées
Qui desserrent à mesure qu'on
Avance en palpant des doigts
Un chemin vague qui semble se
Suivre à lui seul, comme un
Vent folâtre sur le blond des blés mûrissant.

Janvier 2012